

Sedengal

Sedengal: Learning for Change

Sedengal: conocer para transformar

Miguel Darcy de Oliveira

Numéro 3 (43), printemps 1980

Formation et éducation populaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034998ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darcy de Oliveira, M. (1980). Sedengal. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (3), 155–158.
<https://doi.org/10.7202/1034998ar>

Résumé de l'article

Sedengal est un village de Guinée-Bissau. Dans ce pays, 90% de la population adulte est analphabète et l'urgence d'un programme d'alphabétisation a toujours figuré comme un des objectifs prioritaires dans le programme politique du « parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert ».

Le programme d'alphabétisation repose sur cette prémisse de départ : celle-ci n'a de sens que là où elle devient un outil de travail dans la vie quotidienne lui permettant ainsi de développer la connaissance de sa réalité environnante et de s'organiser pour la transformer, i.e., améliorer sa production et satisfaire ses besoins collectifs de base. L'alphabétisation s'articule ainsi avec le développement rural et l'éducation sanitaire, aussi bien qu'avec le travail des organisations politiques de masses, telles celles de la jeunesse, des travailleurs et des femmes.

L'article décrit l'application de ces principes dans le village de Sedengal où les paysans sont les acteurs d'un processus de formation dans lequel la lecture et l'écriture de la réalité contribuent à transformer la vie quotidienne de toute la communauté.

Sedengal

M. Darcy de Oliveira

Nous remercions l'auteur et l'IDAC de nous avoir aimablement autorisés à publier ce texte, extrait du « Document IDAC » no 18, Genève, 1979.

« L'alphabétisation, pour nous, ne consiste pas seulement en l'acquisition de la technique de la lecture et de l'écriture. Elle est aussi une prise de conscience politique. Le processus ne s'arrête pas dans le simple apprentissage de la lecture et de l'écriture. Il doit plutôt continuer et s'approfondir par et dans la formation technique et professionnelle des adultes qui s'alphabétisent, aussi bien que par et dans leur pratique d'insertion dans la communauté locale.

L'alphabétisation devra s'appuyer sur toutes les initiatives entreprises par les différents secteurs de la vie nationale engagés dans la promotion et le développement des communautés et sur toutes les initiatives du PAIGC destinées à élever le niveau de conscience politique de notre peuple et à stimuler sa participation active, créatrice et critique dans l'oeuvre de reconstruction nationale. »

Rapport du Conseil supérieur de lutte
au III^e Congrès du Parti africain
pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert,
PAIGC (novembre 1977).

Un village comme tant d'autres

À partir de Bissau, on doit rouler plusieurs heures en Land-rover par des routes à peine carrossables avant d'atteindre Sedengal. Sedengal est un village guinéen typique où la vie coule à un rythme lent, équilibré, paisible. Le parfum des brasiers nous rappelle la proximité d'animaux sauvages qui rôdent autour de la « tabanca » la nuit. Ces brasiers sont lumière, défense contre les animaux, voirie. Ils assurent une propreté qui impressionne et qui écarte toute sensation de misère.

Sedengal est une tabanca « traditionnelle » avec ses paillottes couvertes de chaume, ses rizières, ses outils, ses cérémonies, sa musique émanant des activités de pilage des femmes.

Sous cette apparence idyllique du commencement des temps, on trouve un tissu social complexe. Trois groupes ethniques cohabitent dans un espace réduit avec toute leur diversité : couleur de la peau, mode d'habitation, langue, religion, habillement, régime alimentaire, instruments agricoles, règles de mariage, division du travail, répartition des richesses.

Sedengal, comme des centaines d'autres communautés villageoises semblables en Guinée-Bissau, vit d'une agriculture de subsistance. Comme partout ailleurs, ici aussi les paysans ont fait la guerre contre l'armée coloniale dont les fortifications sont encore visibles. Aujourd'hui, l'on essaie

de préserver les acquis de la lutte. Mais Sedengal est loin de Bissau, de même que la logique communautaire, avec ses rythmes et ses principes, est loin, très loin des plans et priorités décidés par l'État national.

Ce matin, nous avons apporté dans notre Land-rover des lampes à huile qui permettront d'éclairer le travail dans les « cercles de culture ». Car ici, comme ailleurs en Afrique, les paysans étudient le soir, après le travail des champs.

Faire le programme avec le peuple

Plus de 90 % de la population adulte de la Guinée-Bissau étant analphabète, l'urgence d'un programme d'alphabétisation des adultes avait toujours figuré comme un des objectifs prioritaires dans le programme politique du PAIGC.

En 1975, un an après l'indépendance, le mouvement de libération au pouvoir décide d'entreprendre les premières expériences d'alphabétisation dans le contexte des Forces Armées, dans la ville de Bissau et dans certains villages ruraux. On écarte d'emblée l'hypothèse d'une action massive à l'échelle nationale car, dans le contexte guinéen, cela impliquerait la réduction de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture à un effort isolé, comme s'il s'agissait d'une fin en soi. L'on estimait que, dans les zones rurales où la parole écrite n'a guère de prise, une telle démarche ne pourrait conduire qu'au gaspillage de précieuses ressources et à l'échec, donc à la démobilisation populaire; car on oublie les connaissances que l'on n'a pas l'occasion de mettre en pratique.

On adopte alors cette prémisse de départ : l'alphabétisation n'a de sens que là où elle devient un outil de travail dans la vie quotidienne de la population lui permettant ainsi de développer la connaissance de sa réalité environnante et de s'organiser pour la transformer. Autrement dit, l'alphabétisation s'inscrit dans un processus d'acquisition de connaissances permettant au groupe qui s'alphabétise d'améliorer sa production et de satisfaire ses besoins collectifs de base. Pour rendre les adultes sujets de leur processus de développement, l'alphabétisation doit donc s'articuler avec l'action d'autres secteurs-clés tels que le développement rural et l'éducation sanitaire, aussi bien

qu'avec le travail des organisations politiques de masse, comme la jeunesse du parti, les organisations de travailleurs et de femmes.

En 1977 un membre de la commission nationale de coordination de l'alphabétisation arrive au village de Sedengal, choisi comme site d'une des premières expériences pilote dans les zones rurales du pays, pour y tester les principes et la méthodologie du travail. Sa première tâche consiste à discuter avec les représentants locaux du Parti et de l'État des objectifs du programme éducatif, en invitant ensuite l'ensemble de la population à y participer.

Avec l'accord et le soutien des chefs locaux pour le démarrage du programme, la deuxième tâche de la coordinatrice est de former une équipe d'animateurs culturels, recrutés parmi les jeunes de la région ayant une scolarité de base.

La formation des animateurs aux objectifs de l'alphabétisation, à son contenu et à sa méthode, se fait déjà en liaison avec la mise en oeuvre des premières étapes du programme. Ainsi, ce sont les animateurs culturels locaux qui font un premier inventaire de l'univers verbal et thématique de la région. Cet inventaire, dressé à partir d'entretiens spontanés avec les paysans, permet aux jeunes d'analyser les problèmes locaux et les spécificités des différents groupes ethniques.

Sur la base de cet inventaire de l'univers thématique, les animateurs élaborent ensuite les « codifications », c'est-à-dire des représentations visuelles d'aspects significatifs de la réalité vécue par le groupe. Ces codifications seront, par la suite, discutées et analysées par le groupe d'adultes qui s'alphabétise avec l'aide et la participation de l'animateur.

La lecture de la réalité

À chaque codification est rattaché un mot « générateur », dont les syllabes seront décomposées et étudiées et ensuite recombinaison par les adultes ce qui donnera naissance à d'autres mots et à de petites phrases.

Ces mots-clés, qui sont le fondement du processus d'apprentissage, sont choisis selon deux critères :

— leur richesse thématique, c'est-à-dire l'intérêt et la signification des thèmes auxquels ils se réfèrent et qui, en renvoyant à des aspects de la réalité locale, ou à des expériences vécues par le groupe, favorisent une réflexion collective ;

— leur richesse de sons ou de phonèmes et la possibilité qu'ils offrent de saisir et de maîtriser progressivement les difficultés phonétiques de la langue.

L'étape du décodage de chaque tableau est le moment privilégié où l'animateur et le groupe, en discutant chaque thème, commencent à faire la « lecture » de la réalité. Un dialogue s'engage entre l'animateur et le groupe qui, confronté à ce segment de sa réalité quotidienne, peut en prendre une distanciation critique. Ainsi, en Guinée-Bissau, le premier mot générateur est LUTA (lutte) qui, étant évidemment fortement chargé de contenu émotif et politique, suscite toujours une discussion riche et dynamique.

On leur apprend le portugais... ... ils nous répondent en créole

Au fur et à mesure que se déroulent les séances de travail dans les cercles de culture, on se rend compte que les progrès dans l'apprentissage du portugais — qui en tant que langue officielle du pays et de l'école, est la langue de l'alphabétisation — sont extrêmement lents.

Cette expérience montre bien que le portugais est complètement étranger à la pratique sociale quotidienne du village. Les paysans ne le connaissent pas même en tant que langue parlée. Chaque groupe ethnique parle sa langue maternelle africaine, tandis que beaucoup de personnes — mais pas tous — parlent créole. Sorte de dialecte dérivé du portugais et enrichi par l'influence des langues traditionnelles africaines, le créole a connu en Guinée-Bissau un grand essor pendant la lutte de libération nationale quand il a justement joué le rôle de langue orale de communication entre les ethnies. De ce fait, il est considéré aujourd'hui comme étant la langue nationale du pays, le portugais en étant la langue officielle. Mais pour les paysans, le portugais n'est qu'une langue étrangère inconnue, sorte de code linguistique impossible à déchiffrer et dont l'apprentissage n'aurait d'ailleurs pas d'utilité ni

d'application immédiate dans leur cadre de vie.

Mais un autre phénomène plus encourageant s'est produit dans les cercles de culture de Sedengal. Malgré toutes les difficultés posées par leur échec à apprendre le portugais, plusieurs participants ont réussi peu à peu à saisir et à maîtriser le processus de décomposition des mots en syllabes et leur recombinaison qu'ils ont appliqués au créole. De façon spontanée et imprévue, certains groupes sont arrivés à construire de petites histoires en créole ainsi qu'à écrire des phrases dans leurs langues ethniques.

De telles expériences ont suscité un débat sur les options linguistiques du pays. Il semble, en effet, que la structuration du créole en tant que langue écrite et sa diffusion soit l'option qui correspond le mieux à la préservation de l'identité culturelle africaine et à l'objectif de départ de rendre la population entière sujet des transformations à opérer dans la société.

L'écriture de la réalité

Il nous faut marcher par d'étroits sentiers de brouse avant d'atteindre une immense clairière où l'on devine récemment plantées les têtes de bananiers. Nous sommes ici à la « horta » de Sedengal, champ défriché et cultivé collectivement par les paysans ; l'impact éducatif de cette entreprise dépasse sa portée strictement économique.

Nous avons dit que les mots générateurs qui servent de support à l'alphabétisation renvoient toujours à des thèmes de discussion. Ceux-ci à leur tour, s'ouvrent sur l'analyse de questions ou de situations problématiques vécues par la communauté et sur les moyens d'y faire face.

À Sedengal, ces discussions aboutirent à une proposition concrète émanant de la population elle-même : celle d'aménager, grâce au travail volontaire de toute la communauté, un champ agricole situé dans les alentours du village pour y planter des bananes. Au départ, l'idée est très modeste. Il s'agit de produire un excédent qu'on pourrait commercialiser pour la communauté puisse financer elle-même au moins une partie des dépenses liées à l'alphabétisation. Peu à peu, le projet s'élargit. Les animateurs culturels participent avec la population à toutes les étapes du travail au champ et, cette fois-ci, c'est eux qui apprennent des paysans, partageant

leur expérience et leurs techniques. C'est aussi la première fois dans la région que des membres des trois groupes ethniques participent à un effort commun dont les résultats seront répartis parmi la communauté villageoise dans son ensemble.

Progressivement, la plantation qui, au début, n'était qu'un sous-produit et un appui au travail éducatif, devient elle-même source d'apprentissage et met en évidence le besoin de toute une série de connaissances nouvelles.

Connaître pour transformer

La diversification et l'élargissement du travail dans le champ collectif mettent la population face à des besoins qui sont autant de champs de connaissance et de savoir à explorer : apprendre à mieux utiliser les semences et les engrais, à réaliser des travaux de contrôle du sol et de l'eau, à planifier la commercialisation du produit, etc. À des connaissances techniques d'utilisation immédiate s'ajoutent aussi des notions de calcul et de gestion, des informations sur la santé, l'hygiène, la nutrition, etc.

Il est intéressant de souligner ici l'inversion du processus éducatif. Ainsi le développement même de l'expérience de transformation de l'environnement, vécue par la population, suscite la motivation de connaître et de savoir davantage. L'éducation cesse d'être une activité spécialisée, coupée de la vie et de la production, pour devenir fonction de l'environnement social et outil pour sa transformation.

D'autre part, comme c'est la communauté elle-même qui, dès le début, prend en charge l'expérience, l'apport technique et matériel du Gouvernement central ne fait que combler les carences locales au lieu de se substituer à l'initiative et à l'effort des gens. La contribution gouvernementale intervient ainsi en tant que force d'appoint sans risque de recréer une relation de dépendance de la communauté vis-à-vis de l'État dispensateur de services et administrateur de projets formulés loin de la base.

L'écriture de la réalité précède l'alphabétisation linguistique. Et l'on peut espérer que c'est justement cette intervention consciente et créatrice de la communauté sur son environnement social — qu'on appelle action culturelle — qui pourra créer, dans

l'avenir, les conditions objectives pour que l'apprentissage linguistique soit possible et soit utile.

Les leçons de Sedengal

Quel bilan provisoire peut-on déjà faire de cette expérience qui est d'ailleurs encore en plein développement ?

Si l'on considère les résultats en termes d'apprentissage linguistique en portugais, ils ont été franchement décevants. En revanche, des expériences comme celle de Sedengal ont permis de poser clairement sur le plan national, la question de la politique linguistique du pays. Car il semble bien que, tant qu'on n'aura pas réuni les conditions permettant l'utilisation des langues parlées par les gens dans le processus d'alphabétisation, les progrès en termes d'apprendre à lire et à écrire seront extrêmement lents et précaires dans les zones rurales.

Toutefois la leçon principale Sedengal se situe à un autre niveau. En effet, si l'on pose comme critères d'évaluation de tout processus éducatif l'acquisition par les éduqués de connaissances et d'outils utiles à la vie du groupe auquel ils appartiennent et l'acquisition de valeurs et de normes de comportement social, alors la réussite de l'expérience est indéniable. Sedengal prouve qu'il est possible de susciter un processus éducatif qui prend comme point de départ les besoins et les intérêts immédiats des gens et s'appuie sur la mobilisation des ressources disponibles localement pour que la population prenne en charge son propre processus de développement. Sur un autre plan, cette participation de tous à l'effort collectif, au-delà des barrières ethniques et des intérêts familiaux, confirme l'importance qu'il y a à compter surtout sur ses propres forces et consolide le sentiment d'appartenance à une même communauté.

Malgré tous les obstacles qu'il reste encore à surmonter, on peut déjà dire que les paysans de Sedengal sont les acteurs d'un processus de formation où la lecture et l'écriture de la réalité a contribué à l'amélioration de la vie quotidienne de toute la communauté.

Miguel Darcy de Oliveira
Institut d'Action Culturelle
Grand-Saconnex — Genève